

les magnifiques townships de l'Est regorgent de terres avantageuses qui n'attendent que des bras pour centupler les ressources de notre province. Dans de telles circonstances, n'est-il pas absurde pour nous, Canadiens, si jaloux de notre indépendance, d'aller nous faire les valets des manufacturiers américains. C'est pourquoi l'on devrait tonner bien fort dans les écoles contre l'émigration, afin d'en inspirer une vive horreur et persuader à l'enfant qu'il a cent chances contre une de réussir en restant dans son pays.

L'on sait qu'un grand nombre de nos cultivateurs se trompent étrangement sur le genre d'instruction qu'il convient de donner à leurs enfants. Un de leurs fils se distingue-t-il un peu des autres à l'école modèle que vite on forme le projet de le *pousser aux études*. Il faut l'envoyer dans une ville, et cela au prix des plus grands sacrifices, quelque fois même au détriment des autres enfants. On le met, soit dans un collège, soit dans une école commerciale pour lui apprendre les affaires. Qu'arrive-t-il le plus souvent à ce pauvre enfant sans défiance, qui n'a jamais connu d'autres chemins que ceux de l'église et de l'école. S'il est mis pensionnaire dans un collège, il sera surveillé d'une manière active, mais il ne sera pas exempt de tout danger ; s'il fréquente une école commerciale, il sera pensionnaire dans une maison privée, et la surveillance nécessaire fera défaut. Alors, isolé, abandonné à lui-même, il sentira le besoin de se faire des amis ; et quels amis, grand Dieu ! On frémerait d'horreur si l'on entendait les propos obscènes que tiennent devant lui ses nouveaux camarades de la veille. Cependant le pauvre père trop confiant vit dans une parfaite sécurité, parce qu'il ignore que le jeune enfant qui avait encore, en le quittant, son innocence baptismale, sera dans quelques années, par le fait seul d'avoir été ex-

posé si jeune au danger, un buveur ou un libertin.

La chose n'a rien de surprenant pour ceux qui habitent les villes et qui en connaissent les nombreux écueils ; car ils savent très bien que malgré la plus grande surveillance, ils ont toutes les peines du monde à conserver leurs enfants. Comment pourrait-on supposer que cette surveillance manquant, l'enfant pût échapper à la contagion ?

Mais, ne vaudrait-il pas mieux, plutôt que d'exposer un bon enfant à se perdre le garder chez soi, lui faire suivre le cours de l'école modèle de sa paroisse, ensuite lui apprendre un état ? d'en faire un cultivateur ou un ouvrier honnête, sobre et vigilant ? Aura-t-on plus de satisfaction de le voir médecin, notaire ou marchand, surtout s'il a contracté de mauvaises habitudes ?

L'expérience est là pour prouver qu'un très grand nombre des jeunes gens de campagne qui viennent étudier dans les villes oublient bientôt les bons principes que leur ont inculqués leurs parents, et tombent dans l'indifférence religieuse s'il ne vont pas plus loin.

Si un enfant montre des dispositions marquées pour l'état ecclésiastique, c'est bien. Son maître doit favoriser sa vocation, mais s'il ne trouve que des talents sans vocation, il devra consulter le curé de la paroisse et s'entendre avec lui sur l'opportunité de conseiller aux parents ou de les dissuader de lui faire faire des études classiques.

Maintenant mettons les choses mieux. Prenons un de ces enfants vilégiés, ayant une conduite exemplaire. Il comprend la valeur des sacrifices que ses parents font pour lui, il emploie son temps de la manière la plus consciencieuse, il a soin de bien remplir ses devoirs religieux, et d'éviter toute chose suspecte. Il occupe dans sa classe